



Delphine Horvilleur: «L'antisémitisme n'est pas que le problème des Juifs»

Par Anne Fulda



INTERVIEW - L'une des rares femmes rabbins de France met en garde contre ce fléau, qui est toujours « un prélude à l'effondrement d'une nation ».

*Rabbin du Mouvement juif libéral de France, Delphine Horvilleur explore dans son dernier livre, *Réflexions sur la question antisémite* (Grasset, janvier 2019), les racines de l'antisémitisme à travers les textes sacrés, la tradition rabbinique mais aussi les textes antisémites.*

LE FIGARO. - En 2018, les actes d'antisémitisme ont crû de 78 %. Y a-t-il quelque chose de singulier dans cette manifestation de la haine de l'autre ?

Delphine HORVILLEUR. - La haine du Juif n'est pas une simple xénophobie ou une haine traditionnelle. Le racisme exprime en général une haine de l'autre pour ce qu'il n'a pas. On lui reproche d'avoir quelque chose de moins. Il n'a pas la même couleur de peau, le bon accent, il est un peu plus « barbare » au sens où les Grecs l'entendaient. Or l'antisémite reproche au Juif l'inverse : d'avoir ce qu'il aurait dû

avoir, d'être ce qu'il aurait dû être, d'occuper la place qui aurait pu être la sienne. Il y a donc une suspicion d'usurpation. L'idée que « le Juif m'a piqué ma place ». Si on n'est pas capable d'énoncer cette particularité, on ne peut pas combattre l'antisémitisme. La figure du Juif ce n'est pas que la figure de l'autre, c'est l'autre qui me ressemble trop. Cela renvoie tout un chacun au fait qu'il y a de l'autre en lui.

On constate aussi que dès lors que l'on dénonce l'antisémitisme, certains estiment que l'on parle trop des Juifs, que l'on tente une confiscation de l'empathie. L'antisémitisme est évidemment aussi répréhensible que les actes antichrétiens ou antimusulmans comme du racisme ordinaire mais il relève d'un territoire mental singulier.

Combattre l'antisémitisme est « une peine perdue », dites-vous ?

On ne viendra jamais au bout de l'antisémitisme, les rabbins en sont très conscients. On peut cependant donner des clés aux générations à venir pour expliquer à quel moment cette voix - qui mute selon les époques - surgit. Il y a des conditions économiques, sociales, politiques, qui favorisent l'émergence de l'antisémitisme et il faut pouvoir les identifier. Selon moi, il est bien plus pertinent et utile d'identifier les moments dans l'histoire où la « langue antisémite » est parlée par des gens qui ne le sont pas nécessairement que de pointer du doigt les antisémites, ce qui est finalement assez contre-productif. Il faut prendre conscience qu'à chaque fois qu'une société, une famille ou un clan se met à se raconter son histoire sur le mode de la décontamination, de la pureté ou de l'obsession de l'« authentiquement soi » - discours de l'extrême droite, de l'extrême gauche et de tous et les populismes et fondamentalismes religieux -, la bête antisémite peut se réveiller.

Le mouvement des « gilets jaunes » correspond-il selon vous à ce type de moment ?

Le mouvement des « gilets jaunes » n'est pas antisémite mais sa contestation du pouvoir - aussi légitime soit-elle en démocratie -, la dénonciation des « élites » et la grille de lecture complotiste de certains manifestants rendent potentiellement ce mouvement plus perméable à la langue antisémite. Et ce moment politique crée un espace particulier, qui peut faire « appel d'air » pour les idées les plus nauséabondes, antidémocratiques et haineuses qui soient. Il est donc de la responsabilité de ceux qui sont engagés dans ce mouvement de se désolidariser et de dénoncer sans aucune ambiguïté ces expressions haineuses.

Vous citez dans votre livre cette phrase de Tristan Bernard, prononcée en 1942 : « J'appartiens à ce peuple qu'on a souvent appelé élu... Élu ? Enfin, disons : en ballottage. »

Je pense que l'humour est l'un des outils de résilience, une arme de reconstruction massive et une espèce de posture anti-compétition victimaire pour les Juifs. C'est aussi un moyen de lutter contre l'antisémitisme car il apprend la mise à distance, le

second degré et un certain sens de l'interprétation des situations : tu as lu ça mais la personne à côté a compris autre chose. Ce que moi j'entends d'un mot n'est pas obligatoirement ce qu'un autre comprendra.

Vous évoquez la compétition victimaire. En a-t-on trop fait dans la célébration de la Shoah ?

Lorsque l'on voit dans les sondages que tant de jeunes n'ont jamais entendu parler de la Shoah, on se dit qu'il faut bien sûr continuer à raconter et à commémorer mais, dans le même temps, se renforce chez certains ce discours terrible : « Il n'y en a que pour les Juifs. » Il faut donc se demander comment on pense la résonance universelle de ce message particulier de la Shoah alors que le récit de la souffrance juive déclenche presque une envie, une jalousie chez certains. « Les antisémites ne nous pardonneront jamais le mal qu'ils nous ont fait. » Cette phrase de Marceline Loridan-Ivens est assez juste.

Vous semblez regretter qu'en dehors des politiques les Français se sentent peu concernés par la lutte contre l'antisémitisme...

Oui, je pense pourtant qu'il y a une urgence absolue à ce que le combat contre l'antisémitisme ne soit pas uniquement mené par les Juifs ou les pouvoirs publics.

J'aime beaucoup cette phrase du philosophe Frantz Fanon : « Quand on dit du mal des Juifs, tends l'oreille parce qu'on parle de toi. » Je rêve du moment où la nation en aura une conscience active. L'antisémitisme n'est pas que le problème des Juifs mais celui des antisémites, de la nation, de ceux qui ferment les yeux et de ceux qui nourrissent l'antisémitisme. Je rêverais d'un engagement de la jeunesse, de ceux qui sont des modèles pour les jeunes générations, les youtubeurs... Je rêverais que dans certains quartiers et sur les réseaux sociaux la dénonciation de l'antisémitisme soit bien plus « tendance » que ne l'est parfois malheureusement l'antisémitisme.

Comment expliquez-vous cette forme d'abandon ressenti face à la montée de l'antisémitisme depuis quelques années ?

Il y a eu ces dernières années un sentiment de solitude très fort chez certains Juifs de France. Le sentiment que le récit de leurs agressions était presque anecdotique. On leur a dit parfois : « Vous êtes paranos, vous exagérez. » Le problème, c'est comme pour les hypocondriaques, il y a toujours un moment où les paranoïaques finissent par avoir raison. Souvent, les manifestations antisémites sont des micro-événements et la question est de savoir à quel moment l'anecdotique devient emblématique. Mais il y a eu aussi dans le passé des « macro-événements » meurtriers, comme la mort des enfants de l'école Ozar Hatora, qui n'ont pas provoqué les réactions qu'ils auraient dû susciter. Je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi. Comme je ne m'explique pas qu'en 2006, après la mort d'Ilan Halimi, il n'y ait eu autour de moi pratiquement que des Juifs pour manifester. Peut-être qu'il y a chez certains, inconsciemment, cette idée que « tant que ça touche le

Juif, c'est loin de moi ». Mais après 2006, il y a eu 2012, puis 2015, Charlie Hebdo, l'Hyper Cacher et le Bataclan. À ce moment-là, certes la France a été dans la rue mais, sans le dire, certains Juifs ont pensé que s'il n'y avait eu que la tuerie de l'Hyper Cacher, il n'y aurait eu personne.

Or il faut prendre conscience que les Juifs sont attaqués lorsque quelque chose de la nation est en faillite. Cela commence toujours par eux. L'antisémitisme est toujours un prélude, une répétition générale qui annonce un effondrement pour une nation entière si elle refuse d'y voir son combat.